

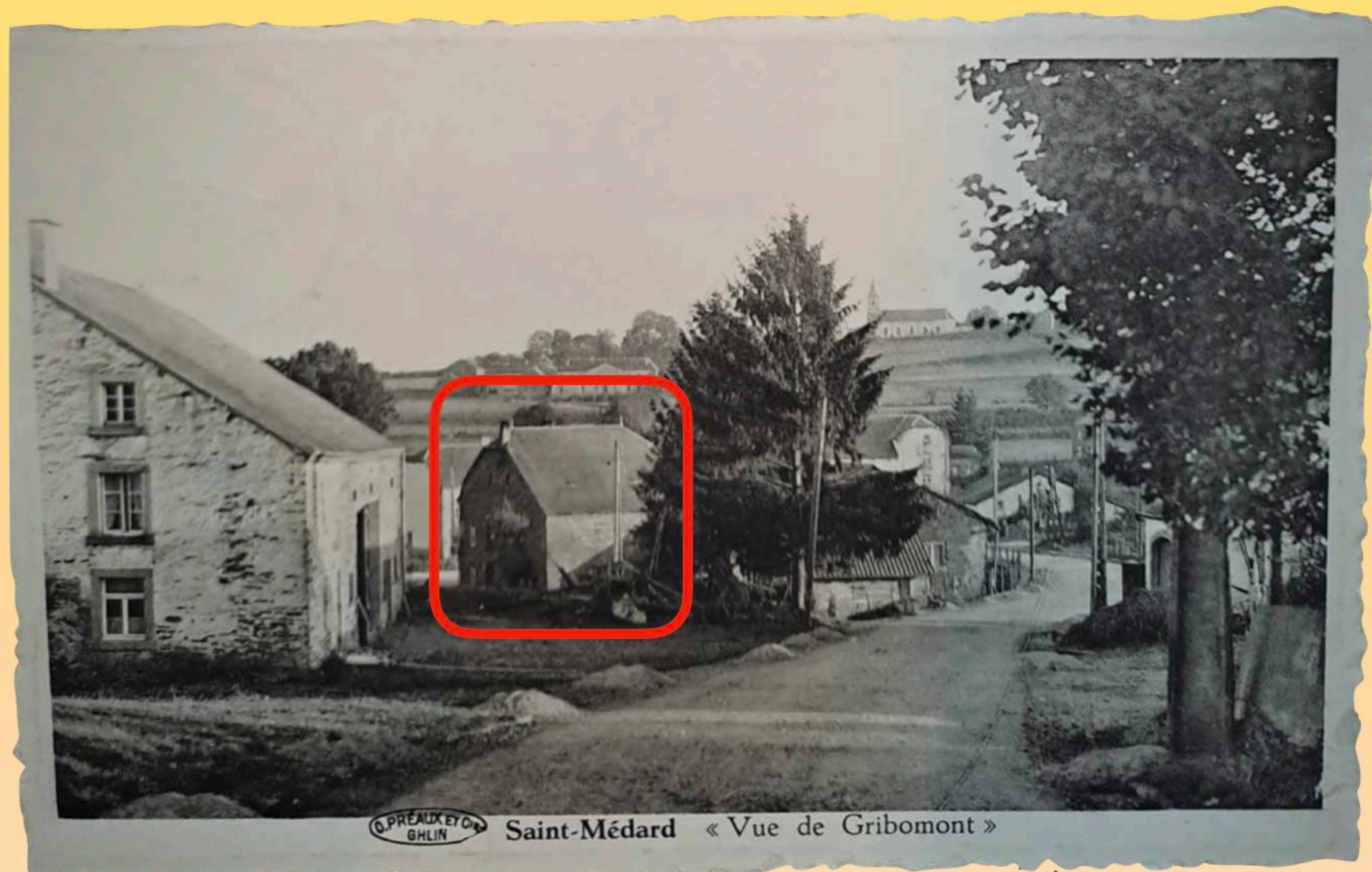
Editorial

Carte blanche aujourd'hui à Jean-Claude China, qui vient d'accéder au grade de "Super Ancien".
A cette occasion il vous propose de décrire l'univers d'un de ses voisins : Jean Lhomme.

Lhomme qui forgeait au Furgy

"Pardon jeune homme, la forge des Connier svp ?

Descendez, première ruelle à gauche, dans le fond, suivez le bruit ..."



Quand j'étais jeune, j'aimais me rendre à la petite forge de mon village, à Gribomont. Elle se situait au coin de la ruelle reliant la rue du Furgy à la place du village. En empruntant cette ruelle depuis la place pour rejoindre la route d'Orgeo, dans la côte du Furgy, la grosse maison de Jean Lhomme faisait le coin à gauche.

La porte située à l'angle donnait accès au corps de logis. Un peu plus loin, une large porte — toujours ouverte — marquait l'entrée de la forge. À côté se trouvait une écurie où l'on apercevait un cheval, et derrière la maison, toujours au bord de la ruelle, il y avait le « pôrtch », ce tas de fumier caractéristique des fermes d'autrefois.

La grande porte rouge, décolorée par le temps, ouvrait directement sur l'atelier. Lorsque je passais devant et que j'apercevais Jean à l'intérieur, je n'hésitais pas à entrer pour le regarder travailler et faire un brin de causette. En réalité, il fallait souvent franchir le seuil pour distinguer quelque chose, tant l'intérieur était sombre.

Une fois entré, on pénétrait dans cette atmosphère spécifique de la forge. L'éclairage était très faible, principalement produit par le feu. Les étincelles jaillissaient et crépitaient sous l'effet du ventilateur qui attisait la combustion du coke, diffusant une lumière vivante et mouvante.

Une odeur intense flottait dans l'air : celle du fer chauffé, de la fumée, du charbon en combustion, du brûlé. Partout, des barres et des profilés métalliques étaient posés sur les tables ou appuyés contre les murs. Quelques machines, comme cette grosse meule double ...

Au centre de la pièce trônait une énorme enclume, montée sur un socle en bois, avec sa pointe conique caractéristique. À proximité se trouvaient un grand bac d'eau, un lourd marteau et de grosses pinces. Le sol, dans mon souvenir, était en terre battue — ou peut-être un ancien carrelage usé et recouvert par le temps. Au fond, une porte sombre, noircie par la fumée, menait vers le corps de logis. À côté, l'écurie où je voyais un cheval près de l'entrée. Elle appartenait à son frère Henri, un homme corpulent, jovial, qui aimait taquiner et impressionner les jeunes. Je pense qu'il travaillait au débardage dans les bois avec son ou ses chevaux de trait.

Devant la maison, il y avait une grosse structure en bois destinée au ferrage des chevaux.

Le personnage de Jean Lhomme

Jean Lhomme était un homme grand et mince. Il portait toujours des vêtements foncés ainsi qu'une casquette. Son visage et ses mains étaient noircis par la fumée ; sa peau semblait comme brûlée par l'exposition constante au rayonnement intense du feu.

Son métier de forgeron consistait à subvenir aux besoins des activités du village : réparations, améliorations ou réalisation de petites machines agricoles. Il fabriquait des outils tels que haches, burins, serpes, etc, à la demande. Par exemple, si un piston de pompe à eau se brisait avec l'âge et la rouille, Jean en forgeait un nouveau, exactement pareil. Il fabriquait aussi des fers à cheval, dont il avait un stock impressionnant.

Jeune, j'étais émerveillé de le voir prendre un morceau de fer. Au moyen d'une grande pince, il le déposait dans le feu, le retournait, l'examinait durant la montée en température. Lorsque la couleur rouge atteignait ce qu'il voulait, il le retirait du feu, le posait sur l'enclume et sans plus attendre, à l'aide d'un gros marteau, l'écrasait et le mettait en forme. Quand la pièce était trop refroidie, il la remettait au feu pour continuer le forgeage. D'autres outils permettaient de tordre, de découper, de fendre, de percer le fer rouge jusqu'à obtenir la forme voulue. Quand il avait terminé et que le fer n'était plus rouge, il refroidissait la pièce en la plongeant dans le grand bac d'eau.

**ci-contre : Jean Lhomme ... endimanché !
Et avec des souliers blancs ...**



Quand il réalisait des outils devant être durcis par la trempe, il choisissait un acier spécial et procédait de la même manière. Une fois la forme obtenue, il effectuait la trempe : la partie de l'outil à durcir était portée au rouge, puis plongée brusquement dans l'eau ou l'huile. À cet instant, cela produisait un grand « pffffff » dans un nuage de vapeur. Ensuite, il suffisait d'affûter le tranchant.



Je n'ai pas retenu tous les détails techniques, mais je me souviens qu'il m'avait expliqué qu'il fallait, au départ, un acier suffisamment dur pour que la trempe se fasse. Je lui avais demandé comment il reconnaissait un acier dur d'un acier plus doux. Il m'avait montré le test de la lime, mais aussi celui de la meule : en meulant deux barres, il m'avait fait observer la différence de couleur des étincelles. Si je me souviens, jaunes pour le fer doux, plus blanches et bleutées pour le fer dur ?

Marchô (maréchal-ferrant)

Il pratiquait aussi le ferrage à chaud des chevaux de trait, et c'était impressionnant à observer. Devant sa maison se trouvait une solide structure en bois dans laquelle on introduisait le cheval pour le ferrage. On appelait cette structure le « travail ».

Le ferrage consistait à fixer un fer sous le sabot afin d'éviter son usure. Le cheval une fois dans le travail, on plaçait alors un gros tuyau derrière pour qu'il ne puisse sortir. La patte du cheval repliée vers l'arrière était liée solidement à la structure avec une grosse corde de façon à exposer le dessous du sabot. Le vieux fer était retiré à l'aide d'une tenaille, puis le sabot était nettoyé et taillé avec un tranchet. Il égalisait ensuite la surface avec une râpe.

Il choisissait un fer adapté, le chauffait dans la forge, puis le posait brièvement sur le sabot : la corne brûlait, cela fumait et dégageait une forte odeur. Cette étape permettait d'obtenir une empreinte parfaite. Une fois refroidi, le fer était cloué ; les clous mis en oblique sortaient sur le côté du sabot et étaient ensuite repliés pour assurer la fixation. C'était un travail délicat, car il ne fallait pas blesser l'animal.

De forgeron à ferronnier

Ce qui m'émerveillait particulièrement chez Jean, c'était la ferronnerie d'art qu'il pratiquait avec passion, surtout pour son plaisir. Il m'expliquait qu'il y avait « forger et forger ». Contrairement aux techniques modernes, il utilisait très peu la soudure à l'arc ou au chalumeau. Il privilégiait la soudure au feu, en fusionnant et martelant la matière.

Il perçait les trous sans foreuse, à l'aide d'un pointeau sur le métal chauffé à blanc. Il assemblait les pièces par rivetage à chaud, fabriquant lui-même des rivets de toutes tailles. Il ne savait pas : il coupait le métal au burin ou au marteau sur l'enclume. Il fendait également les barres avec précision pour créer plusieurs branches.

Avec force, dextérité et imagination, il façonnait des objets variés évoquant le passé tels ces objets que je possède : un lustre à l'ancienne avec moyeu de charrette, une applique murale éclairante avec moyeu de charrette à chien, une crémaillère de feu ouvert ... Je me souviens aussi de chenets et de porte-journaux.

En dehors de la forge traditionnelle, son hobby consistait à récupérer des morceaux de fil de cuivre laissés par les électriciens au pied des poteaux. Il les martelait en tôle pour en faire de petits objets. À partir d'un simple fil aplati, il créait une casserole miniature ou d'autres petits sujets. J'ai vu chez lui une archelle garnie de petites pièces en cuivre martelé : moulin à café, rouet, cruches, bouilloire, bassin, charbonnière, bouillotte, bassinore... De véritables merveilles. Au fil de ces souvenirs, c'est bien plus qu'un simple forgeron de village qui se dessine, mais un homme de savoir-faire et de passion, témoin d'un métier aujourd'hui presque disparu. La ferronnerie d'art actuelle est souvent du forgeage à froid qui n'a pas la valeur du savoir-faire du forgeage à chaud. À travers ses gestes précis, sa maîtrise du feu et du métal, Jean Lhomme incarnait un monde où l'on réparait, fabriquait avec ingéniosité. Pour moi, sa forge n'était pas seulement un atelier, mais un lieu de rencontre et d'apprentissage. Pour le jeune esprit technique que j'étais, ces moments passés à l'observer restent profondément marqués, comme le souvenir vivant d'un artisan et d'une époque révolue. Ses gestes, ses odeurs, la lueur du feu et le bruit du marteau que l'on entendait de loin **donnaient une âme au quartier du Furgy.**

Applique murale – réplique crémaillère

Une très belle pièce ! Un vrai travail d'artiste cette reproduction fidèle d'une crémaillère ancienne qui pendait dans les cheminées de feux ouverts.

Elle fonctionne comme une vraie. La crémaillère avec ses dents, ses rivets, son fer martelé, son guide finement élaboré, les crochets de suspensions haute et basse.

La casserole avec ses pieds forgés et rivés, sa poignée, les deux anses forgées et appliquées par rivets. La soudure au feu qui a refermé le contour et le fond de manière à peine visible.

Le support qui montre la barre fendue, la mise en forme, le martelage



Applique murale lumineuse

Selon les explications de Jean Lhomme, réalisation à partir d'un petit moyeu de charrette à chien et d'un ancien étrier.

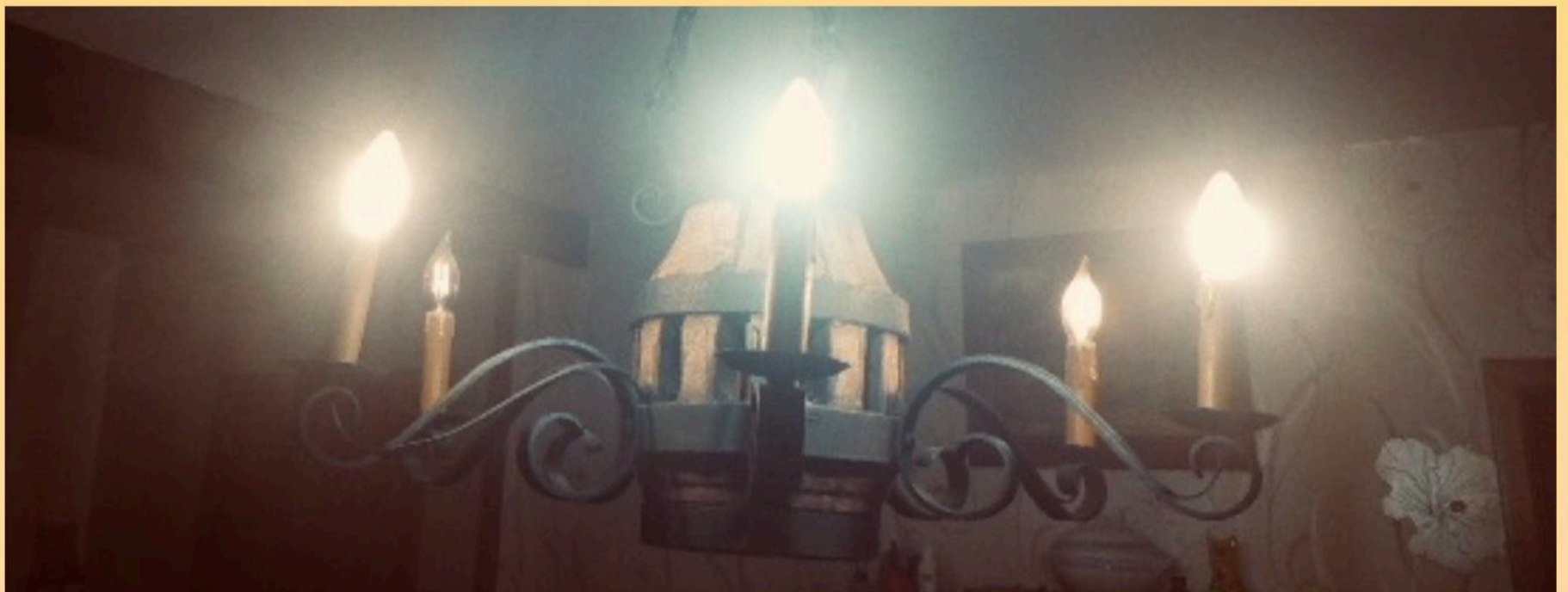


Lustre avec moyeu de chariot très ancien

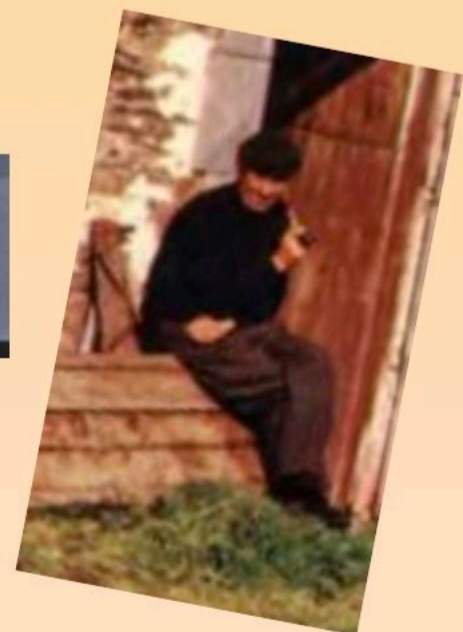
D'après Jean Lhomme, réalisation à partir d'un moyeu de chariot très ancien car l'essieu qui reliait les deux roues était en bois ! Il m'avait expliqué que c'est au diamètre intérieur qu'on le voyait. L'essieu en bois était plus gros en diamètre que l'essieu en fer réalisé par la suite.



JC China



JEAN LHOMME
1905 - 1971



Le petit coin de Jorjette

La Petite Gazette aurait voulu vous présenter une photo de l'intérieur de l'ancre Lhomme. A défaut, deux collaborateurs, Jean-Luc Clause (fils de Marie Jacques) et JC China nous présentent une carte postale de la forge de Martilly-Straimont éditée au début des années 60.

Cette forge connaissait ses dernières années d'activité dans la cadre d'un admirable projet initié par le curé Remy Cornerotte, artiste polyvalent qui porta le concept "village artisanal Martilly-Straimont". S'ensuivit une incroyable notoriété pour ces deux villages.

Mais qui est le forgeron de la photo ? L'enquête est lancée, les limiers sont en chasse : Clément Maquet (né à Martilly), Jean-Claude China (papa de Martilly), Gabriel Pierret (maman de Martilly), Gabriel Lenfant (Martilly), Willy Picot (Martilly), Christine Picard (Martilly),

Sébastien Bovir (instituteur à Martilly), Eliane Werner (habite à Martilly). La traque n'est pas facile, il semblerait qu'il n'y avait pas de forge à Martilly, peut-être une à Straimont. On consulte le beau recueil écrit par Julien Maquet, rien ! Sébastien Bovir engage alors Vinciane Mouzon qui va interroger la doyenne de Straimont : bingo, la nonagénaire reconnaît Joseph Lambert ! Ouf !

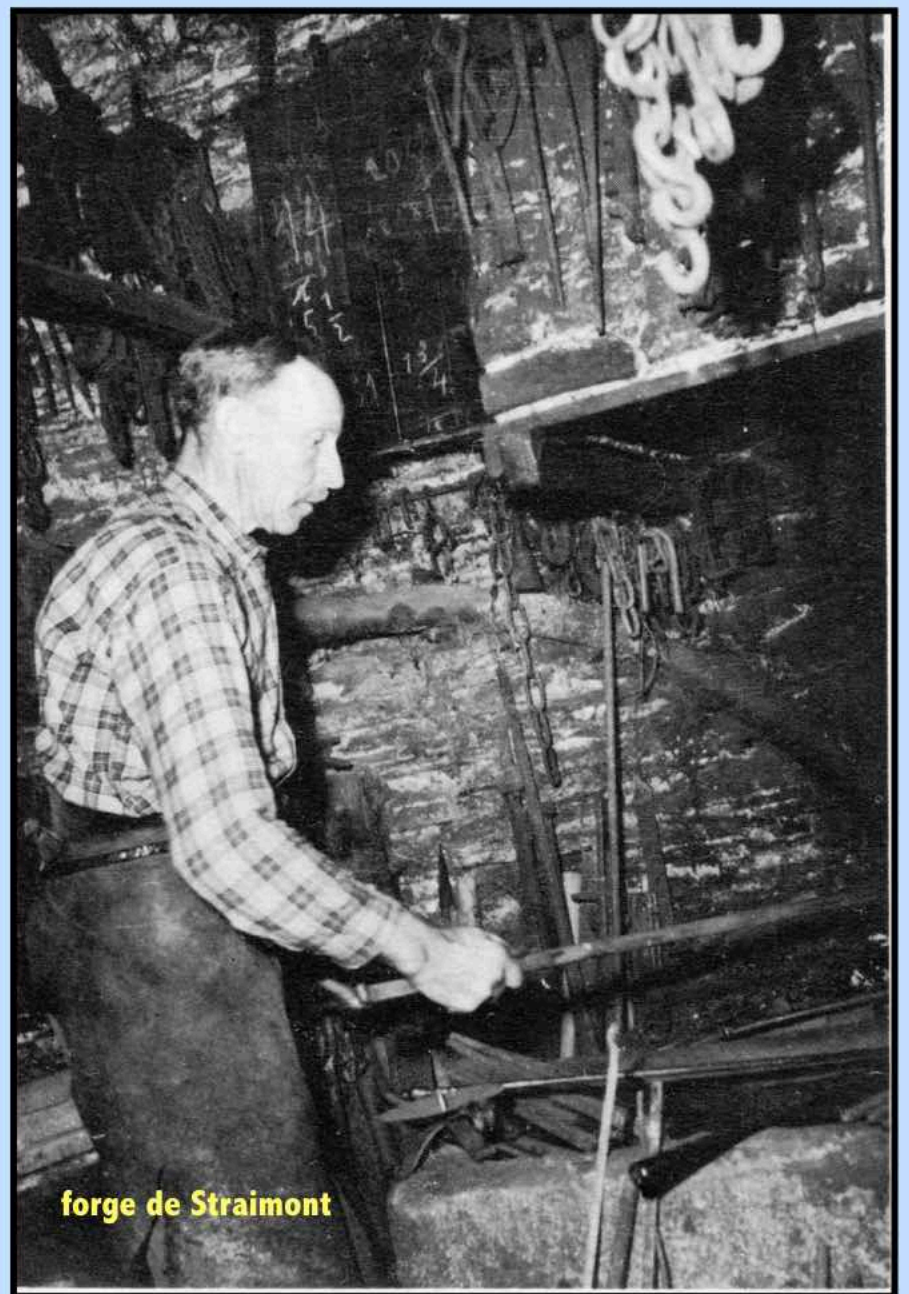
Ce Joseph Lambert (1895-1966) était le fils du forgeron Eugène Lambert. Les Lambert de La Cornée lauvau étaient de cette famille.

Eliane Werner va elle-même recueillir le témoignage de la doyenne Fernande Toubon, veuve d'Alphonse Mernier : **"Le monsieur qui figure sur la photo est bien le maréchal-ferrant du village de Straimont. Il s'appelait Joseph Lambert et son surnom était « Joseph du Marchô ».**

En plus de son métier de maréchal-ferrant pour les chevaux, il fabriquait les cerclages en fer pour les roues des charrettes en bois. Il réalisait ce travail dans le pré, à côté de la Vierre, afin de pouvoir refroidir le fer plus facilement".

Eliane ajoute "J'ai également eu l'occasion de discuter avec Monsieur Gascar, qui m'a appris que Monsieur Lambert coupait aussi les cheveux. La forge se trouvait rue du moulin, c'est mon cousin Jean-Marie Werner qui a acheté la maison."

Beau travail collectif, merci à tous !



Le courrier des lecteurs (1)

Notre lectrice Isabelle Lecuyer nous permet de vous montrer la forge et la maison L'homme joliment rénovées durant de longues années par elle-même et son mari.



Jean-Marie Delcroix vous invite :

La présentation de mon ouvrage concernant le parler de Bertrix aura lieu le dimanche 17 mai 2026 à 10 heures au Centre Culturel de Bertrix. Elle sera suivie du verre de l'amitié à partir de 11 heures et d'une séance de dédicaces. **Vous y êtes cordialement invité(e)s**. Ce sera l'occasion de nous revoir ou de faire connaissance devant un bon petit verre.

Je serai également présent au Centre Culturel le samedi 16 mai après-midi dans le cadre du **weekend des artistes et artisans** avec mes deux recueils de nouvelles (dont certaines ont pour cadre Bertrix).

Erratum. Dans la gazette 93 nous avons présenté José Goffinet comme petit-fils de Florent Cousin. Après analyse ADN il s'avère que le grand-père Cousin est en fait **Joseph** Cousin, cousin de Florent Cousin qui lui n'eut pas de petit Cousin ...

Le courrier des lecteurs (2)

La gazette 92 sur les fontaines de Saint-Médard et Gribomont connaît un rebondissement grâce à Roland Gofflot.

Neveu d'Elia Mathelin et collaborateur régulier de la Petite Gazette il n'avait pas oublié l'existence d'un lavoir au fond de la Cornée Lauvau ! Souvenez-vous de la ferme du Grand François, François Baulié, de son vrai nom François Evrard. En fait une ferme peu fréquentée car située dans un cul-de-sac. Et bien il y avait là une superbe source, un puits et un lavoir dont le trop plein s'évadait vers les pâtures de Camille Pierret.

Pour la Petite Gazette Roland a revêtu l'habit d'archéologue et retrouvé les traces de ce merveilleux coin. Merci à lui.



Des arbustes sans-gêne se sont installés dans le lavoir.

Roland se souvient qu'on allait puiser l'eau dans ce beau lieu avant 1963.

La ferme abritait alors François Evrard, son épouse Juliette Godfrin et leurs filles Francine et Paulette.

Souvenons-nous aussi du destin tragique de cette famille qui vit mourir François et Juliette le même jour de 1978 !



**Cornée Lauvau
Lavoir**